

sombrissaient, j'avais conscience de n'être plus un homme libre, mais une chose murée entre quatre planches et transportée comme un colis.

En Amérique, ces wagons où l'air et les voyageurs circulent librement vous font goûter toute la poésie du voyage ; vous jouissez, vous êtes chez-vous sans être enfermé. J'en étais là de mes réflexions, quand il me vint une idée, non pas géniale, mais pratique. "Ce train ne s'arrête pas à Spuzzum. Nous y arrivons de nuit et, pendant la nuit, ce train brûle certaines étapes. Bon, il ne fallait plus que cela."

Le conducteur arrivait pour vérifier les billets. Quand ce fut mon tour, je lui demandai à stopper à Spuzzum un instant,—Il me répondit qu'il ne pouvait me faire cette faveur, car on était en retard, etc., etc.

Je n'insistai pas, et dans le wagon endeuillé de nuit tombante, je récitai mon chapelet.

La pensée de la malade me poursuivait : "Pauvre femme, me disais-je, elle attend le prêtre ! Mais je dois aller jusqu'à North Bend, puis revenir demain. Elle sera peut-être morte."

Et je relisais mon télégramme : "Père, viens vite ; Marie très malade. Chief Louis."

Et je recommandais l'infortunée à la Vierge du Rosaire.

Le train s'enfonçait dans la vallée et les gorges du Frazer. La nuit était descendue et nos wagons étaient brillamment illuminés à la façon américaine. Au dehors, de temps à autre, sur les bords du fleuve, s'allumaient les feux du village des blancs et des campements indiens. C'en était fait, on ne s'arrêterai pas à Spuzzum. Je regardai ma montre, il était neuf heures et demie. Deux ou trois stations de plus et nous passerions en face du camp sauvage où agonisait celle qui attendait le prêtre.

Je tentai une nouvelle demande près du conducteur : ce brave homme de protestant ne trouvait pas mes arguments assez forts : nous avions déjà trop de retard, etc.

*Fiat voluntas Dei*, soupirai-je en me renversant sur les coussins du coupé. Mais je continuai de recommander la malade à Notre-Dame du saint Rosaire.

Tout à coup, je remarque avec surprise que le train ralentit sa marche furibonne. D'après mes connaissances du pays nous n'étions pas loin de Spuzzum. Le train ralentissait toujours ; finalement, il s'arrêta. Je croyais rêver, mais j'eus tout de même la présence d'esprit de saisir ma chapelle portative, et, en avant vers la portière !

Le conducteur était là, sa lanterne au bras, ne sachant pourquoi le train avait stoppé.

Je saute bravement sur la voie. Je regarde autour de moi. Environ trois kilomètres à parcourir avant de trouver le campement indien. La locomotive se

remet en marche, entraînant les immenses wagons après elle. Quelques instants après je suis seul sur la voie ferrée, dans la nuit noire. Quoique le moment et l'endroit fussent poétiques, je ne songeais pas à la poésie. Je laissais le Fraser rouler ses ondes, là-bas, au fond du précipice ; je ne goûtais guère la paix immense qui s'épandait du ciel criblé d'étoiles, sur les hautes montagnes bordant l'horizon. Une seule chose me préoccupait : me rendre au village indien.

J'avais fait une centaine de mètres quand je vis une lumière venant à ma rencontre. Je crus que c'était quelque sauvage, mais non, c'était un autre de mes paroissiens, un italien, s'il vous plaît, employé par la compagnie pour surveiller la voie. Tony connut vite le *Padre* et voulut m'accompagner. Lui non plus ne savait pas pourquoi le train s'était arrêté, car, disait-il la voie était libre, absolument libre.

Notre approche du camp fut signalée par un vacarme d'aboiements de chiens. On aurait dit que nous allions être dévorés vivants. Je remarquai avec joie que la maison où se trouvait la malade était illuminée. C'est bon signe, pensai-je, et je frappai à la porte avec la certitude que ma sauvage vivait encore. Pauvres gens, comme ils furent surpris de voir leur missionnaire ! Ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Le train était passé, il y avait vingt minutes, presque plus rapide que de coutume, et, cependant, le prêtre était présent devant eux.

Mon arrivée fut vite connue dans le camp et beaucoup vinrent me saluer. Marie, la pauvre malade, ne pouvait contenir sa joie, toute faible et mourante qu'elle fût. Elle fit sa confession, reçut les saintes onctions, et, sur ses traits émaciés par de longues souffrances, une joie déjà céleste se répandait visiblement. Elle ne se lassait pas de redire :

—Père, je savais bien que tu viendrais ; je l'ai demandé souvent à la sainte Vierge. Je savais que tu viendrais avant que je meure.

En effet, sa sœur qui la soignait m'assura qu'elle n'avait fait que dire et redire son Rosaire, depuis deux jours, pour cette grâce : revoir le Père avant de mourir.

Vers minuit, elle entra en agonie. Autour de son lit nous récitons le chapelet et il nous semblait que, par instant, l'agonisante s'unissait à notre concert de louanges en l'honneur de Marie, la Reine du Rosaire. Ce fut à trois heures du matin que cette belle âme prit son essor vers Dieu."

F. LARDON, O. M. I.

